

SCÈNE IV. — PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse ?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse ;
Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopâtre vous hait ; elle est fière, elle est belle ;
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ses appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter ; mais ne m'en croyez pas,
Et, pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encore Achilles et Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour ;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,
Et je le traiterais avec indignité
Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez César ! et, si vous étiez crue,
L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue,
En prendrait la défense, et, par un prompt secours,
Du destin de Pharsale arrêterait le cours !
L'amour, certes, sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions ;
Leur générosité soumet tout à leur gloire :
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire ;
Et si le peuple y voit quelques dérèglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine.
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :
Il croit cette âme basse, et se montre sans foi ;
Mais, s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien?

CLÉOPATRE.

Je crois le posséder.

CHARMION.

Mais le savez-vous bien?

CLÉOPATRE.

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
 Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée,
 Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
 N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.
 Notre séjour à Rome enflamma son courage :
 Là, j'eus de son amour le premier témoignage,
 Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers
 M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
 Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
 La fortune le suit, et l'amour l'accompagne.
 Son bras ne dompte point de peuple ni de lieux
 Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
 Et, de la même main dont il quitte l'épée
 Fumante encor du sang des amis de Pompée,
 Il trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
 Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
 Oui, tout victorieux, il m'écrivit de Pharsale;
 Et si sa diligence à ses feux est égale,
 Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,
 L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.
 Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles,
 Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
 M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes lois
 Ce cœur et cette main qui commandent aux rois,
 Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,
 Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
 Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,
 Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
 Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
 Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous,
 Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,
 Et qu'avec Calphurnie un paisible hyménée

Par des liens sacrés tient son âme enchaînée?

CLÉOPATRE.

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains,
 Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
 César en sait l'usage et la cérémonie;
 Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter;
 Peut-être mon amour aura quelque avantage,
 Qui saura mieux que moi ménager son courage.
 Mais laissons au hasard ce qui peut arriver;
 Achevons cet hymen, s'il se peut achever :
 Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
 D'être, du moins un jour, la maîtresse du monde.
 J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu,
 Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu;
 J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse
 La seule passion digne d'une princesse.
 Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
 Qu'elle mène sans honte au faite des grandeurs;
 Et je la désavoue alors que sa manie
 Nous présente le trône avec ignominie.
 Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
 Défendre encor Pompée et suivre mon devoir :
 Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
 Dans mon âme, en secret, je l'exhorte à la fuite
 Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux,
 Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
 Mais voici de retour le fidèle Achorée,
 Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

SCÈNE II. — CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux
 Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
 J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage;

Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort :
 J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;
 Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
 La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
 Écoutez, admirez et plaignez son trépas.
 Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas ;
 Et, voyant dans le port préparer nos galères,
 Il croyait que le roi, touché de ses misères,
 Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
 Avec toute sa cour le venait recevoir ;
 Mais, voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,
 N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
 Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,
 Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi ;
 Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
 Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
 Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
 A ne hasarder pas Cornélie avec lui.
 « N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
 « A la réception que l'Égypte m'apprête ;
 « Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
 « Songe à prendre la fuite afin de me venger.
 « Le roi Juba nous garde une foi plus sincère ;
 « Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père ;
 « Mais, quand tu les verrais descendre chez Pluton,
 « Ne désespère point, du vivant de Caton. »
 Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
 Achilles à son bord joint son esquif funeste,
 Septime se présente, et, lui tendant la main,
 Le salue empereur en langage romain ;
 Et, comme député de ce jeune monarque :
 « Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque ;
 « Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
 « Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
 Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme :
 Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
 Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
 Avec le même front qu'il donnait les États ;
 La même majesté sur son visage empreinte
 Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;
 Sa vertu tout entière à la mort le conduit :

Son affranchi Philippe est le seul qui le suit ;
 C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;
 Mes yeux ont vu le reste et mon cœur en soupire,
 Et croit que César même à de si grands malheurs
 Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens : achevez, Achorée,
 L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène ; et du port nous le voyons venir,
 Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
 Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
 Sitôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre :
 Il se lève ; et soudain, pour signal, Achilles,
 Derrière ce héros tirant son coutelas,
 Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,
 Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.
 Tandis qu' Achilles même, épouvanté d'horreur,
 De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
 Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes !
 N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains ;
 Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.
 Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
 A son mauvais destin en aveugle obéit,
 Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
 De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
 Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
 Aucun gémissement à son cœur échappé
 Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :
 Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
 Ce qu'eût de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle ;
 Et tient la trahison que le roi leur prescrit
 Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
 Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;
 Et son dernier soupir est un soupir illustre,
 Qui, de cette grande âme achevant les destins,
 Étale tout Pompée aux yeux des assassins.

Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
 Par le traître Septime indignement tranchée,
 Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
 Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats ;
 On descend, et, pour comble à sa noire aventure,
 On donne à ce héros la mer pour sépulture,
 Et le tronc sous les flots roule dorénavant
 Au gré de la fortune, et de l'onde et du vent.
 La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
 Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
 Défend ce cher époux de la voix et des yeux ;
 Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux ;
 Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
 Tombe dans sa galère évanouie ou morte.
 Les siens, en ce désastre, à force de ramer,
 L'éloignent de la rive et regagnent la mer.
 Mais sa fuite est mal sûre ; et l'infâme Septime,
 Qui se voit dérober la moitié de son crime,
 Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,
 Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
 Cependant Achilles porte au roi sa conquête :
 Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;
 Un effroi général offre à l'un sous ses pas
 Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;
 L'autre entend le tonnerre ; et chacun se figure
 Un désordre soudain de toute la nature ;
 Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
 Présente à leur terreur l'excès des châtements.
 Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
 Dans une âme servile un généreux courage,
 Examine d'un œil et d'un soin curieux
 Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
 Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
 Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
 Et d'un peu de poussière élever un tombeau
 A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
 Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
 On voit d'ailleurs César venir de Thessalie ;
 Une flotte paraît, qu'on a peine à compter...
 CLÉOPATRE.
 C'est lui-même, Achorée : il n'en faut point douter.

Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;
 Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :
 César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;
 La tyrannie est bas, et le sort a changé.
 Admirons cependant le destin des grands hommes ;
 Plaignons-les, et, par eux, jugeons ce que nous sommes.
 Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
 Dont le bonheur semblait au-dessus du revers ;
 Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,
 Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
 Et qui voyait encore en ces derniers hasards
 L'un et l'autre consul suivre ses étendards ;
 Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
 Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :
 On voit un Achilles, un Septime, un Photin,
 Arbitres souverains d'un si noble destin ;
 Un roi qui de ses mains a reçu la couronne
 A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.
 Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour
 César éprouvera même sort à son tour.
 Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,
 Et secondez partout et mes vœux et ses armes !

CHARMION.

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

SCÈNE III. — PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
 Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive :
 Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet ?

CLÉOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.

Un si grand politique est capable de tout ;
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi ;
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris.
Le voulant secourir, César nous eût surpris ;
Vous voyez sa vitesse ; et l'Égypte troublée,
Avant qu'être en défense en serait accablée ;
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPATRE.

Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,
Étant rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur ; car l'État, dont mon cœur est content,
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend :
Mais César, à vos lois soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange ;
Je connais ma portée, et ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;
Je ne garde pour vous ni haine ni colère :
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPATRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, et jé l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même :
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir ;
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCÈNE IV. — PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'ai suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée ;
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,
Je m'allais emporter dans les extrémités :
Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,
N'eût plus considéré César ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma reine ;
Et, si César en croit son orgueil et sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,

De son frère et son roi je deviens son sujet.
 Non, non; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre
 Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre :
 Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
 Otons-lui les moyens de plaire et de régner;
 Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
 Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
 Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char.
 Ce cœur ambitieux, qui, par toute la terre,
 Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
 Enflé de sa victoire et des ressentiments
 Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants,
 Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
 Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime;
 Et, pour s'assujettir et vos États et vous,
 Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoi! pour voir sur sa tête éclater ma couronne!
 Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
 Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
 Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,
 Il partira bientôt, et vous serez le maître.
 L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
 Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur :
 Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées
 Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées :
 Et le monde à ses lois n'est point assujéti,
 Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
 Au sortir de Pharsale un si grand capitaine

Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,
 Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis
 De relever du coup dont ils sont étourdis :
 S'il les vaine, s'il parvient où son désir aspire,
 Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
 Jouir de sa fortune et de son attentat,
 Et changer à son gré la forme de l'État.
 Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
 Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire;
 Et, lui déferant tout, veuillez vous souvenir
 Que les événements régleront l'avenir.
 Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne,
 Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne :
 Il en croira sans doute ordonner justement,
 En suivant du feu roi l'ordre et le testament;
 L'importance d'ailleurs de ce dernier service
 Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.
 Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
 Louez son jugement, et laissez-le partir.
 Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
 Nous aurons et la force et les intelligences.
 Jusque-là réprimez ces transports violents
 Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents :
 Les bravades enfin sont des discours frivoles,
 Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :
 Un sage conseiller est le bonheur des rois.
 Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,
 Offrir tout à César, afin de tout reprendre;
 Avec toute ma flotte allons le recevoir,
 Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.